

**LA LEXICALISATION DE L'ABSTRAIT AU
CONCRET : CAS DES NOMS THEOMORPHIQUES
KONGO**

NKOUKA Jocelin Yvon

Université Marien Ngouabi (Congo)
nkoukayvonjocelin2@gmail.com

NDONGO IBARA Yvon-Pierre

Université Marien Ngouabi (Congo)
yvon.ndongo-ibara@umng.cg

Résumé

La présente étude traite de la lexicalisation des noms théomorphiques kongo. Cette lexicalisation concerne à la fois la morphologie et la sémantique. Au plan morphologique, elle se réalise par des procédés de reduplication, de composition et de dérivation. Au plan sémantique, la lexicalisation des noms théomorphiques s'opère par le procédé sémantique lexicale marqué par un glissement sémantique des éléments abstraits basculant aux éléments concrets.

Mots clés

Glissement sémantique, théomorphiques, lexicalisation, composition.

Abstract

This study deals with the lexicalization of Kongo theomorphic names. This lexicalization concerns both morphology and semantics. Morphologically, it is achieved by reduplication, composition and derivation processes. At the semantic level, the lexicalization of theomorphic names takes place through the lexical

semantic process marked by a semantic shift from abstract elements to concrete elements

Keyboards : semantic shift, theomorphic names, lexicalization, composition.

Introduction

L'apparition de nouvelles unités lexicales et la fixation de leur structure continuent de préoccuper les linguistes en général et les lexicologues en particulier. Que doit-on considérer comme unité lexicale ? Cette question pose tout le problème de la structure d'une langue. D'une langue à une autre, il y a bien des disparités, cependant les fondements linguistiques (les notions de base) demeurent les mêmes.

En parlant de la structure de la langue, ce qui complique l'analyse de l'organisation inhérente à toute langue, c'est de continuer à considérer les unités lexicales comme étant des parties figées du discours (grammaire traditionnelle) reparties en éléments lexicaux (comprenant des classes variables) et éléments grammaticaux (comprenant des classes invariables). Il tient lieu de considérer que certaines unités lexicales se forment par dérivation, par composition, par reduplication, ... c'est le procédé dit de lexicalisation qui peut étendre, mieux approfondir la notion du système en parlant de la langue.

Au-delà de ces procédés que nous qualifions de formels, d'autres procédés de lexicalisation réalisés par glissement sémantique, permettent de former des unités lexicales. C'est le cas des procédés qui créent des unités lexicales au moyen des ablatifs absolus, des catégories grammaticales du genre et du nombre des morphèmes, des termes marqués et non marqués ainsi que des termes animés et non animés. Le glissement opéré ici se traduit par une action ou un processus de modification implicite d'un terme pour en obtenir un nouveau sans changement de forme. Ce procédé de dérivation implicite est très courant dans les langues bantu en général et kongo en particulier.

Outre les procédés énumérés supra, il apparaît dans le registre lexical kongo des termes dont le processus de lexicalisation se fonderait sur le passage d'éléments abstraits aux éléments concrets. C'est le cas des noms que nous qualifions de théomorphiques. Il y a donc lieu de s'interroger, comment s'opère la lexicalisation des termes théomorphiques kongo de l'abstrait au concret ? Cette quête épistémologique viserait à enrichir le champ de lexicalisation qui permet la création et la structuration de nouvelles unités lexicales.

Cela étant, notre analyse débutera par la connaissance de la nature des noms dits théomorphiques. Elle se poursuivra par l'étude des procédés formels de lexicalisation de ces noms, avant d'aboutir au glissement sémantique des éléments abstraits dont l'association et les mécanismes de fixation permettent la création des noms théomorphiques (éléments concrets).

I. Nature des noms théomorphiques kongo

La tradition kongo est très attachée à la déité. La formation de certaines unités lexicales se réfère à cet attachement. Le nom est créé à partir du terme de Dieu (*nzambi*). *Nzambi* constitue toute une vie pour ce peuple. Karl Laman (2000 : 14-15) en missionnaire averti, l'atteste en disant que chez les Bakongo

au-dessus de tout, il y a un être supérieur – le créateur de tout : hommes, animaux, plantes, etc. Celui qui avait, dans les temps reculés, introduit les gens dans les ordres tribaux saints, dans les mystères, les rites et les tabous, etc. cette notion dépasse celle de l'animatisme pour atteindre à celle de théisme – doctrine basée sur l'affirmation de l'existence personnelle et unique, d'un dieu, cause du monde. [...] Cet être suprême diffère bien des esprits des morts. Il est le père original, le créateur de tout. Même si là où il y a des esprits naturels et la croyance au polythéisme, celui-ci relève parfois des phénomènes naturels. [...] Chez les Bakongo, la notion de Nzambi – l'être suprême, le créateur de tout – renvoie, certes timidement, au concept de dieu. Elle montre cependant clairement qu'elle ne dérive pas d'une autre

notion quelconque, qu'elle n'est pas une déviation ou bien un fait parallèle d'autres notions. [...] Nzambi est le supérieur, le plus grand, le plus élevé, le maître au dessus de toutes les puissances. Nzambi désigne, fort de son pouvoir et de sa puissance, un être hors du commun, quelque chose d'ineffable, de secret, de surnaturel, de divin. [...] La notion de Nzambi est renforcée par des ajouts différents : Mpungu, Nene, Mpungu nene, Nkulu pour désigner le plus élevé, le plus grand, le plus puissant

C'est dans la même optique que le lexique kongo regorge des termes multiples qui sont des dérivés, des composés ou encore des redupliques marqués par la présence de ce morphème « central » Nzambi. Son emploi dans ces associations conduit tout à la fois, à la formation de nouvelles unités lexicales, mais aussi à l'expression d'attachement des Kongo à la déité. L'ensemble des caractères et des propriétés définissant ce concept, que ce soit de manière concrète ou de manière abstraite, se cristallise sur le fondement ou le sens profond de son radical. Karl Laman (op.cit : 16) pense que le radical du mot Nzambi semble désigner le phénomène lumineux, la lumière qui éclate, la clarté. L'aube sur le ciel. [...] Quelque soit le point de vue duquel on étudie le mot Nzambi, selon les lois phonétiques et l'accent musical, en considérant la dérivation et la composition [...] on arrive toujours au même résultat, la signification de ce mot : celui qui répand la lumière, l'Etre qui envoie la lumière, qui allume l'aurore autour du firmament, qui suspend l'arc-en-ciel tout en rond, etc.

Du point de vue de la forme comme du point de vue du sens, plusieurs lexies sont apparues à partir de ces associations. On peut citer quelques unes :

- *Mambu ma nzambi* “problème de dieu, parole de dieu” ;

mambu	ma	Nzambi
(cl.6) problèmes ou paroles	de	Dieu

- *Zu dya nzambi* “voix de dieu” ;

Zu	dya	Nzambi
Voix	de	Dieu

- *Kikumbu kya nzambi* / “grondement de dieu” ;

kikumbu	kya	Nzambi
(cl.7) grondement	de	Dieu

- *Nzo nzambi* “maison dieu” ;

nzo		Nzambi
maison		Dieu

- *Nganga nzambi* “guérisseur dieu, docteur dieu” ;

nganga		Nzambi
guérisseur	ou	Dieu
docteur		

- *Kinzambi* “morphème + dieu” ;

kinzambi		
(cl.7)		Dieu

- *Binzambi nzambi* “morphème + dieu dieu”, ...

Binzambi		Nzambi
(cl.8) dieu		Dieu

Nous qualifions ces lexies de théomorphiques en raison de cette appropriation au théisme.

Avec cet échantillon, nous relevons qu’il s’agit des constituants nominaux ou verbo-nominaux formés des morphèmes lexicaux et grammaticaux à partir des procédés formels de lexicalisation (dérivation, composition, réduplication) ou des procédés lexico-sémantiques. Notons qu’au regard de chaque constituant, chaque idée évoquée n’existe que par la nature de l’unité lexicale qui la réalise. L’unité lexicale s’inscrit dans un ensemble et transmet une partie de sa signification globale. L’association des lexèmes de nature et de sens différents ou l’association des morphèmes produit une lexie qui se charge d’un sens tout particulier.

Le contexte participe aussi à cette opération de création lexicale. Ces unités créées désignent ainsi une idée ou une réalité en rapport avec l'entité dénommée, ou encore, elles qualifient les caractères de cette entité.

Les circonstances de production de l'unité lexicale *Mambu ma nzambi* "problème de dieu, parole de dieu", le sont dans le contexte de prédication. A quel moment considère-t-on *Mambu ma nzambi* comme une lexie ? A quoi se réfère le Prêtre ou l'Evangéliste pendant son homélie quand il parle de *Mambu ma nzambi* ? La nature de cette unité lexicale est établie en fonction d'une part, de la concentration du sens que revêt le choix *Mambu ma nzambi* et d'autre part, de l'expansion sémantique que l'on peut faire de cette unité lexicale : *Mambu ma nzambi renvoie à l'évangile, l'homélie*.

Les morphèmes *ki+kumb+u+ki+a+nzambi* sont des constituants du nom théomorphique : *Kikumbu kya nzambi* "grondement de dieu". Cette constitution s'établit ici comme un ensemble d'éléments grammaticaux et lexicaux abstraits qui ne révèlent pas à priori la nature de l'unité lexicale. Même cette segmentation permettant de caractériser chaque morphème, n'en donnera que des traits spécifiques à chacun de ces morphèmes.

Nous sommes en présence de deux procédures de la composition des substantifs. D'une part, l'on note la présence d'élément relateur (c'est le cas de *ma* dans : *Mambu ma nzambi* "problème de dieu, parole de dieu"; de *dya* pour *Zu dya nzambi* "voix de dieu"; et enfin de *kya* pour *Kikumbu kya nzambi* "grondement de dieu"). D'autre part, on observe la présence d'un morphème de classe qui est adjoint au substantif pour créer une signification particulière (c'est le cas de *ki* dans *Kinzambi* "morphème + dieu"). Enfin, on assiste à la juxtaposition des substantifs c'est-à-dire des substantifs assemblés ou reliés entre eux parallèlement sans la présence d'un connecteur à l'instar de *Nzo nzambi* "maison dieu"; *Nganga nzambi* "guérisseur dieu, docteur dieu"; *Binzambi nzambi* "morphème + dieu dieu").

Les morphèmes lexicaux comme *zu*, *kikumbu*, *mambu* et *nganga* pris isolément, sont des noms concrets naturels suivant les éléments qu'ils désignent à l'opposé des noms abstraits. Ces noms entrent dans la catégorie des noms substantifs. Quant à *nzo*, en plus

d'être un nom substantif, il entre dans la catégorie des noms artéfacts, c'est-à-dire, des noms qui sont le résultat de l'activité humaine. Le choix de ces noms ne se fait pas au hasard. La nature de chaque morphème qui s'associe à nzambi pour former une nouvelle unité lexicale, motive la création de cette unité. Cette créativité, peut être le résultat d'un acte volontaire ou du subconscient, d'une quête individuelle ou collective, Cette quête va dans le sens de l'enrichissement de nos langues. Sandras De Caldas (2015 : 47) dit à ce propos :

Parler d'enrichissement de la langue revient à considérer tout type de création linguistique humaine. La création peut être considérée comme une action spontanée et naturelle, pouvant même parfois être inconsciente, si elle est le fruit de l'imagination de l'homme dans la langue générale, ou comme une action réfléchie et élaborée, donc plus consciente, dans le cadre d'une réelle nécessité linguistique qui découle de l'évolution du monde et des sociétés.

A chaque référent vaut une identité, une désignation. Tout ce qui flotte sans être désigné, finit forcément par l'être volontairement ou involontairement par des procédés linguistiques connus (emprunt, dérivation, sémantique, syntaxe...). L'environnement religieux ne fait pas exception à la règle. Chez les Kongo, qui sont très spirituels, la création des unités lexicales prend souvent comme référence Dieu, ou mieux une entité surnaturelle, comme nous l'avons évoqué supra.

Analyser ces unités lexicales et connaître comment elles se forment, devient un moyen d'exploration de ce vaste champ (la lexicologie) dont la quête de systématisation se poursuit encore quant à définir, avec évidence, le fonctionnement de la langue et de ses différentes composantes. Les définitions des termes posent encore problème. Jean-Baptiste Marcellesi, Christiane Marcellesi (1969 : 106) disent à ce propos

Les définitions, dont les caractères essentiels ont été fixés au XVII^e siècle et qui sont fondés sur une procédure logique, posent aux auteurs de dictionnaires des problèmes délicats : on a souvent ironisé sur les ouvrages qui expliquent « grotte » par « caverne » et « caverne » par «

grotte. [...] Les « définitions logiques » utilisent un terme plus général que Γ« entrée » et restreignent ensuite l'acception de ce définisseur générique par des définisseurs spécifiques qui en limitent l'extension.

Cela dit, que la définition des unités lexicales demeure diversement abordée et un champ encore à explorer. La situation des noms théomorphiques vient en partie s'ajouter à cette difficulté. D'où la nécessité de chercher à comprendre les mécanismes mis en place pour former ces noms.

II. Procédés formels de lexicalisation des noms théomorphiques kongo

Les procédés formels dont il est question, se rapportent à l'ensemble des méthodes pratiques morphologiques mises en œuvre pour comprendre comment les unités lexicales se forment. Ces procédés sont multiples. Dans le cadre des noms théomorphiques que nous avons recensés, nous notons les créations lexicales par composition, par reduplication et par dérivation qui sont mises en exergue pour analyser la manière dont ces noms se forment, et de voir comment ces formations se structurent dans la langue. Il est spécifiquement question d'étudier comment chaque morphème fonctionne dans la formation de ces noms. Jean François Phélizon qualifie ces procédés de « *processus par lequel une suite de morphèmes devient une unité lexicale* » (Phélizon, 1976 : 130).

2.1. Formation des noms théomorphiques par reduplication

Dans les constituants nominaux ou verbo-nominaux que nous avons relevés, nous notons la présence du nom redupliqué, c'est-à-dire, un nom formé à partir d'une répétition du radical. *Valentin Vydrine* (2004 : 62) dit que

la reduplication est un mécanisme productif très répandu dans les langues d'Afrique. Dans un article traitant de ce mécanisme [Rozhansky 2000], une des langues mandé est

concernée, le bambara. Selon cet auteur, la reduplication régulière et motivée est surtout réservée dans cette langue aux verbes. Plutôt rare pour les noms, elle est lexicalisée et est utilisée pour la formation des mots. La valeur typologiquement prototypique de la reduplication, celle du multiplicatif et de la pluralité, est très vaguement exprimée dans le nom bambara, et souvent n'apparaît pas du tout.

Il s'agit de *Binzambi nzambi* "morphème + dieu dieu". Comme nous l'avons évoqué supra, l'élément central dans cette formation c'est Nzambi auquel est adjoint le préfixe de classe bi- (cl. 8) qui est ici l'expression de la négativité. Nous reviendrons sur le rôle de ces indicateurs nominaux en parlant du procédé de la dérivation. Dans ce processus, le morphème *nzambi* est repris totalement et deux fois pour ne constituer plus qu'une seule et même unité lexicale avec une légère modification par affixation. En se constituant ainsi, et par le biais de ce procédé morphologique, *nzambi* opère un changement de sens qui s'éloigne du terme *dieu*. L'apport du préfixe de classe bi- (cl. 8) témoigne de cette formation lexicale à valeur superlative, c'est-à-dire, une valeur marquant le degré de signification absolu (exprimant la qualité du référent se rapportant à ce nom théomorphique, et ceci, à un niveau plus élevé) ou relatif (exprimant la qualité dans les mêmes circonstances, mais dans un contexte particulier d'emploi).

Aliyah Morgenstern et Alexis Michaud (2007 : 117) renchérissent en ces termes,

Le phénomène de reduplication, qui se situe à la croisée de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et de la sémantique, est largement répandu. Il est représenté sur les cinq continents – quoi qu'à des degrés divers –, ce qui paraît propice à la recherche de propriétés sémantiques communes à ses diverses manifestations.

Outre la reduplication, la formation des noms théomorphiques est aussi associé au procédé de la composition.

2.2. Formation des noms théomorphiques par composition

Ce procédé permet de former un nom à partir de deux ou plusieurs éléments lexicaux. Dans sa thèse d'Etat, François Lumwamu (1986 : 325) définit la composition comme « *le procédé par lequel, on forme des unités nouvelles par association de deux ou plusieurs formes nominales ou dérivées ; ou verbo-nominales ; ou par adjonction à des formes nominales ou verbo-nominales de morphèmes spéciaux non dérivatifs* ».

Soulignons aussi que ce procédé se présente sous deux aspects à savoir la composition d'éléments lexicaux qui ne sont pas liés par un élément relateur, et la composition d'éléments qui sont reliés par un élément relateur ou connecteur.

Les unités lexicales comme *Nzo nzambi* "maison (de) dieu" ou *Nganga nzambi* "guérisseur (de) dieu, docteur (de) dieu" entrent dans la catégorie des noms composés par juxtaposition, c'est-à-dire, la composition d'éléments lexicaux soudés se traduisant par l'absence d'un élément relateur entre ces éléments lexicaux. Cette association peut se faire soit entre deux noms [N + N = N], soit entre le nom et le déterminant [N + déterminant = N], soit enfin entre le dérivé verbo-nominal et le nom [D + N = N].

Dans le cas de l'association de deux noms *nzambi nzo* "maison" + *nzambi* "dieu") produisant un autre nom (nouvelle unité lexicale), constatons qu'au morphème *nzambi*, vient se greffer un autre morphème, qui, suivant le contexte de production contribue à la formation de cette nouvelle unité. *Nzambi* "dieu" s'associe à *nzo* "maison" dans ce contexte théomorphique pour parler de l'église (édifice consacré au culte d'une confession religieuse), ou de la paroisse (subdivision d'un diocèse dirigé par un curé ou un pasteur), ou encore du sanctuaire (lieu saint ou consacré).

Le même procédé de composition s'observe sur l'unité lexicale *Nganga nzambi* "guérisseur dieu, docteur dieu". Le rapport entre *Nganga* "guérisseur, maître ou docteur" et *nzambi* "dieu" est direct, c'est-à-dire, que les deux unités sont juxtaposées. Notons que ni les acceptions de chacun de ces morphèmes pris séparément, ni leur association, ne renvoie a priori à l'idée que les Kongo se font de cette unité lexicale. Ceci peut supposer que ce procédé de composition se fait de manière motivée pour traduire une réalité

sociétale issue de la rencontre des cultures suite à l'arrivée des Blancs en Afrique. Aussi, il est clair de noter que, du point de vue de leur distribution, ces noms théomorphiques associent des classes grammaticales dont la constituante et la résultante sont identiques. C'est le cas de ces constituants nomino-nominaux,

Dans ce même procédé de composition, nous relevons également des noms théomorphiques kongo marqués par la présence d'un élément relateur ou d'un connecteur. C'est le cas de *Mambu ma nzambi* "problèmes de dieu, parole de dieu"; *Zu dya nzambi* "voix de dieu" et de *Kikumbu kya nzambi* "grondement de dieu". Ce procédé est celui de la composition connectivale, il y a la présence d'un troisième élément entre les deux noms. Il est représenté par le schéma ci-après :

$$\text{Nom1} + \text{connecteur} + \text{nom2} = \text{NOM}$$

Les connecteurs en présence ici sont /ma/, /dya/, /kya/. Ces connecteurs varient en fonction des différentes classes nominales des substantifs. Toutefois, dans ces types de construction, d'autres connecteurs apparaissent, comme /lwa/, /za/, /ki/, /zi/... Les formes de ces connecteurs dépendent des préfixes de classe du premier élément lexical du nom composé : *Zu dya...* [zu dya...], *Kikumbu kya...* [kikumbu kya...], *Mambu ma...* [mambu ma...]. A partir de ces connecteurs et au regard de leur structure, les noms théomorphiques, ont une particularité d'obéir au procédé métonymique qui charge le référent d'une nouvelle charge sémantique. Par le biais du connecteur, on associe *nzambi* "dieu" des morphèmes indicateurs de la nature de la nouvelle unité lexicale. *Mambu* "problème" s'associe à *nzambi* "dieu" pour créer : *Mambu ma nzambi* pas pour signifier délibérément *problème de dieu* ou *parole de dieu* mais pour parler de l'*homélie*. C'est la même chose avec *Zu dya nzambi* "voix de dieu". L'association de *Zu* "voix" et de *nzambi* "dieu" par le biais de l'élément relateur /dya/, produit *Zu dya nzambi*, traduit littéralement par "voix de dieu". La lexicalisation de cette unité par le truchement de ce procédé de composition connectivale se rapporte (comme la précédente unité lexicale) à l'*homélie*.

Quant à *kikumbu kya nzambi* “voix, cri, grondement de dieu”, que d’autres locuteurs kongo nomment simplement *kikumbu* “voix, cri, grondement”, le procédé de composition connectivale se traduit par la présence de l’élément relateur *kya* qui relie deux substantifs ou deux morphèmes dont le premier est un constituant verbo-nominal définissant la nature de cette unité lexicale. Il s’agit du morphème *kikumbu*. Le second morphème est le constituant nominal théomorphique *nzambi* “dieu”. Ce morphème vient se greffer à *kikumbu* par le biais du connecteur *kya* pour former une nouvelle unité lexicale : le nom kongo de la plante *Erythrina abyssinica* de la famille des *Fabacées*. Ces morphèmes pris séparément, ne renvoient nullement à *kikumbu kya nzambi* “voix, cri, grondement de dieu”, ils n’ont aucun lien avec cette unité lexicale reliée par le connecteur *kya*. Cela signifie que ces connecteurs ont à la fois une fonction grammaticale et une fonction sémantique, car ils participent non seulement à la formation d’une nouvelle unité lexicale, mais aussi à la création d’un nouveau sens. Nous reviendrons sur ce volet sémantique, en parlant du procédé de lexicalisation de l’abstrait au concret.

L’analyse du procédé de composition nous permet donc, comme le dit David Zemmour (2008 : 127), de comprendre que la composition résulte d’un processus de lexicalisation par lequel se forme un mot à partir d’entités lexicales elles-mêmes autonomes (les préfixes et les suffixes ne le sont pas). [...] les mots composés forment une entité lexicale autonome qui, sur le plan du sens, ne se laisse pas analyser comme l’addition des significations de chacune des composantes : c’est le principe de non-compositionnalité.

Cette lexicalisation fait que *kikumbu kya nzambi* ne doit pas être compris dans le sens de “grondement de dieu”, mais du nom donné à la plante *Erythrina abyssinica* de la famille des *Fabiacées* appelée en français arbre corail. Ceci est une illustration de la composition exocentrique dans laquelle l’association des sens des différents monèmes ne participent pas à la compréhension du mot. De même, la dénomination *Nzo nzambi* cesse d’être comprise comme “maison dieu”, mais c’est le sanctuaire ou l’édifice où on entre en communion avec Dieu.

2.3. Formation des noms théomorphiques par dérivation

Le procédé de dérivation s'ajoute à cette liste des mécanismes formels qui permettent de former des unités lexicales. Mpassi Zéphirin (novembre 1990 : 27-28) dit à ce propos que

la dérivation est l'un des procédés par lesquels sont créées de nouvelles unités significatives par affixation à un segment initial d'éléments de formation appelés dérivatifs ou extensions. Ces éléments n'ont ni existence, ni fonctionnement autonome, en dehors de la nouvelle unité formée : le dérivé. Les dérivatifs sont en nombre limité. Il s'agit des indices nominaux, des infixes et des suffixes. La dérivation peut être considérée à l'intérieur d'une catégorie grammaticale. Elle peut être préfixale.

Pour les noms théomorphiques que nous avons répertoriés, certains sont la résultante de ce procédé, particulièrement, de la dérivation préfixale. Cette dérivation se traduit par l'adjonction du préfixe de classe soit à un nom (formant ainsi un constituant nominal) soit à un verbe pour former un constituant verbal ou verbo-nominal.

Le premier procédé est celui où le constituant nominal s'associe au préfixe de classe pour former un autre constituant nominal. Nous avons le schéma ci-après :

Pref+Nominal* —————→ *nominal

A partir de *nzambi*, nous obtenons la formation d'une nouvelle unité lexicale : *ki#nzambi* par le biais de l'adjonction du préfixe de classe *ki-* qui est un agentif.

- *Kinzambi* “morphème + dieu” ;

kinzambi
(cl.7) Dieu

Le préfixe de classe *ki-* constitue un morphème qui est une unité minimale de signification. C'est un morphème grammatical

qui contribue à charger *nzambi* d'une nouvelle signification. Il s'agit d'un morphème dépendant qui n'a de sens que dans son adjonction au morphème lexical. Cette association fait que *kinzambi* ne se limite plus à la seule acception de Dieu, mais traduit une des conditions humaines.

Dans le même élan, mais dans un contexte différent, le procédé de dérivation préfixale se caractérise aussi par la transformation d'un verbe devenant un constituant verbo-nominal. Pour former un nom théomorphique, les locuteurs kongo chargent un verbe d'une nouvelle valeur sémantique tout en l'associant à *nzambi* /*nzambi*/.

- Kukumba "gronder"
Kikumbu kya nzambi "grondement de dieu" ;

Le préfixe *ki-* change le sens du morphème dans cette unité lexicale. Cependant, le radical ne change pas. Il charge l'unité lexicale un nouveau sens. Ainsi, *kikumbu kya nzambi* n'est plus analysé comme "grondement de dieu", mais devient la plante *Erythrina abyssinica* de la famille des *Fabiacées* ou arbre à corail.

Par ailleurs, au regard de cet échantillon des noms théomorphiques, nous pouvons ajouter que les préfixes de classe jouent ainsi un autre rôle important dans la formation de ces noms. Ils déterminent la formation de ces unités lexicales, et marquent en même temps la distinction du nombre, singulier / pluriel. Outre cette fonction grammaticale comme nous l'avons évoqué supra, il est important de noter que ces préfixes ont une fonction dépréciative ou diminutive.

Dans le cas de :

- *Binzambi nzambi* "morphème + dieu dieu", ...

Ce préfixe accompagnant le procédé de reduplication marque la négation. Le passage de *Nzambi*, entité surnaturelle, à *binzambi nzambi*, édifices religieux au sens négatif du terme, sera mieux développé dans le dernier point traitant du glissement sémantique.

Notons aussi, que l'exemple ci-après atteste de la particularité du préfixe de classe *ki-* /*ki-*/, en tant que marqueur de la condition ou le comportement humain.

- *Kinzambi* “morphème + dieu” (religieux, spirituel) ;

ki-/bi-, dans : *kinzambi* ou *binzambi* “dieu”, le préfixe *ki-* ou le préfixe *bi-*, par exemple, ont une valeur grammaticale, mais aussi sémantique ; ce sont des agentifs qui donnent le nouveau sens au nominal, ils interviennent dans le nom en faisant de lui un sujet qui se structure dans la langue. Le préfixe *ki-* marque le singulier tandis que le préfixe *bi-* marque le pluriel.

On note également :

di- / *ma-* (cl. 5 / cl. 6), dans les cas de :

- *Mambu ma nzambi* “problèmes de dieu, parole de dieu” ;

- *Zu dya nzambi* “voix de dieu” ;

Les préfixes *di-* / *ma-* (cl. 5 / cl. 6) ont aussi une valeur grammaticale et une valeur sémantique. Ils se placent à l'initiale de l'unité lexicale pour marquer, non seulement les singulier/pluriel, mais aussi un singulatif (un parmi beaucoup) pour le premier et un collectif pour le second.

S'agissant de *zu dya nzambi*, il faut noter que le préfixe de classe *di-* est sous-entendu dans le morphème *zu* et n'apparaît que dans l'élément relateur ou le connecteur.

- *Zu dya nzambi*

Ces préfixes de classe n'affectent en rien le changement de catégorie grammaticale, la présence des préfixes de classe *ki-* /*ki-*/, *bi-* /*bi-*/, *di-* /*di-*/, et *ma-* /*ma-*/ à côté du substantif produit un autre substantif.

Les procédés morphologiques (réduplication, composition, dérivation) que nous venons d'étudier, nous ont permis de comprendre comment les noms théomorphiques se forment. Il a été question des procédés formels qui ne suffisent pas à rendre compte des contextes de production de ces noms. Les locuteurs kongo associent au processus de formation des unités lexicales, les

éléments et les situations de leur environnement naturel. C'est ainsi, à la morphologie lexicale, vient se greffer la sémantique lexicale, qui nous permet d'analyser les paramètres socio-sémantiques mis en exergue pour parvenir à la formation des noms théomorphiques ainsi qu'à leur structuration.

III. Procédé de lexicalisation de l'abstrait au concret

La formation des noms théomorphiques, outre le fait d'être le résultat des procédés morphologiques, s'explique aussi par des procédés sémantiques. L'un d'eux est le glissement sémantique ou changement sémantique marqué, dans ce contexte, par le processus de dérivation implicite qui permet de changer le sens de l'unité lexicale sans en changer la forme.

Le glissement sémantique dont il est question dans la formation des noms théomorphiques, se caractérise par la transformation d'éléments abstraits en éléments concrets. Il s'agit du procédé métonymique fondé sur un rapport de contiguïté entre deux éléments de catégorie différente.

Il est à noter que les noms théomorphiques mis à l'étude, se traduisent effectivement par leur emploi abstrait pour désigner un élément concret se trouvant dans un rapport de correspondance référentielle et symétrique.

Notre étude vise donc à analyser ce passage de l'abstrait au concret. Ce mécanisme est aussi rendu possible, par le fait que « *les locuteurs [kongo] semblent se référer beaucoup aux connaissances déjà acquises sur les structures [de leurs] langues pour construire leurs propos* » Abdoul Hamidy Bah (2006 : 349) Les propos sont entendus comme des mots-clés et des mots témoins dans la terminologie des Georges Matoré.

En effet, dans le cadre de la lexicologie sociologique de Georges Matoré, notre analyse se sert de ce mécanisme pour comprendre ce que l'auteur qualifie de mots-clés et de mots-témoins, c'est-à-dire, des mots qui, suivant les contextes de production, créent du sens. C'est le cas des noms théomorphiques dans cette étude.

Le processus de changement sémantique de *Mambu ma nzambi* comme “problème de dieu, parole de dieu”, à *Mambu ma nzambi* comme “livre sacré” particulièrement la “bible” s’explique.

mambu ma Nzambi

(cl.6) bible

Il est entendu que, c’est dans le livre sacré notamment la bible (allusion faite surtout à la bible des chrétiens) que se trouvent les enseignements spirituels c’est-à-dire des informations traitant de la déité. Littéralement, ces informations sont qualifiées de “parole de Dieu” (ce qui ne l’est pas pour autant qu’on le dise). Cette correspondance transpose le cadre abstrait de ces informations liées à la déité contenues dans ce livre sacré vers la nouvelle unité de signification : la bible (élément concret).

Il en est de même pour *zu dya nzambi* qui est traduit littéralement par “voix de dieu”.

Zu	dya	Nzambi
Voix	de	Dieu

Cette traduction littérale n’entrevoit en rien l’acception de cette unité lexicale telle que comprise par les locuteurs kongo. “Dieu” lui-même est considéré comme une entité abstraite, dont il n’est pas possible de percevoir la voix. Qu’entendent les locuteurs kongo, quand ils parlent de : *zu dya nzambi*? Il se pose un problème de communication dans un contexte en rapport avec la déité. Cette évocation est très fréquente pendant les prédications. Ainsi, elle quitte ce niveau abstrait pour se charger d’une nouvelle signification à un niveau concret du discours. On parle donc, non pas de la “voix de Dieu”, mais d’une « *instruction familière sur l’évangile, au cours de l’office eucharistique* » en d’autres termes : l’homélie De manière concrète, nous avons :

zu dya nzambi “Homélie”.

Zu	Dya	Nzambi
Homélie		

La particularité de *kikumbu kya nzambi* quand on parle littéralement de “grondement de dieu”, c’est d’être en dehors du cadre de l’évangile.

Kikumbu	kya	Nzambi
(cl.7) grondement	de	Dieu

Même dans ce contexte, la désignation *kikumbu kya nzambi* traduit par “grondement de dieu” demeure une perception au niveau abstrait de l’unité lexicale.

Cette dénomination se rapporte à quelques éléments culturels qui surviennent sur ou autour de la plante *Erythrina abyssinica* et motivent ainsi le locuteur à donner le nom en fonction de cet environnement culturel. La plante *Erythrina abyssinica* que les kongo nomment par *kikumbu* “voix, cri, grondement” ou *kikumbu kya nzambi* “voix, cri, grondement – de dieu”, est réputée pour **se protéger contre les grondements des tonnerres ou de la foudre** tout au moins. Cette situation que rencontre la plante en fait, chez les locuteurs kongo, est une condition de marquage pour son identification. Les Koongo doivent considérer les tonnerres comme des grondements de dieu.

Il ne s’agit donc plus des voix, des cris ou de grondement de Dieu comme on peut le percevoir de manière abstraite, mais de la plante : *Erythrina abyssinica* de la famille des *Fabiacees* ou arbre à corail. Ceci est une métaphore fonctionnelle du nom de la plante qui lutte contre le grondement de dieu.

Nous avons donc :

kikumbu kya nzambi “plante *Erythrina abyssinica* ”

kikumbu kya Nzambi

(cl.7) plante *Erythrina abyssinica*

L’existence et le fonctionnement des items lexicaux se justifient par l’apport de la dimension dénomminative. Le processus dénomminatif occupe une place de choix dans cette démarche de la sémantique lexicale, tant au niveau de l’« engagement ontologique » (la possibilité d’atteindre la réalité inter-subjectivement partagé) qu’au niveau de la particularité sémantique de ces dénominations, leur valeur sur la forme comme sur le fond des items lexicaux. Ces noms ne sont pas, « *des unités lexicales, des étiquettes qui seraient*

collées sur une réalité préexistante, déjà découpée en choses et donc de réduire la langue à une nomenclature » comme le souligne Georges Kleiber (2003 : pp. 97 – 106).

S'agissant de *Nzo nzambi*, nul doute, le locuteur non averti songera aussitôt à “maison de dieu”. Ce niveau abstrait de perception n'induit en rien le sens même de l'unité lexicale. La “maison de dieu”, pour une entité abstraite, est elle-même une désignation abstraite. Les puristes poseront certainement la question de savoir : comment est-elle cette maison ? Si Dieu est “omniprésent”, cela signifie qu'il s'étale sur tout l'univers, suffirait-il donc dans cette maison ? Les locuteurs kongo ne désignent pas cette entité abstraite, mais un élément concret : l'**édifice** où l'on enseigne la morale de « Dieu », où les croyants vont se recueillir pour prier ou apprendre l'évangile. D'aucuns parlent de sanctuaire, de paroisse, d'église (encore que ces termes sont interprétés de diverses manières).

Cela dit, *Nzo nzambi* n'est plus entendu comme “maison Dieu”,

nzo	Nzambi
maison	Dieu

mais, cette dénomination signifie : édifice religieux.

Nzo nzambi “édifice religieux”

nzo	Nzambi
Edifice religieux	

Dans la tradition kongo, la gestion de la cité était répartie selon les trois clans : le clan *Nzinga* chargé du pouvoir politique, le clan *Mpanzu*, chargé du pouvoir scientifique, et le clan *Nsaku*, chargé du pouvoir religieux. Ceux qui s'occupaient du pouvoir religieux étaient appelés les Nabi ou les *Nganga Nzambi* (le clergé). De nos jours, le terme *Nganga* et surtout *Nganga Nzambi* sont diversement interprétés et même caricaturés. L'appellation *Nganga nzambi* littéralement “guérisseur dieu, docteur dieu”, n'est donc ni un guérisseur de Dieu et moins encore le docteur de Dieu au sens médicinal du terme. Les problèmes de réception et d'interprétation se posent avec acuité au niveau des locuteurs, surtout lorsqu'on se

trouve dans une situation de désignation abstraite voire vague. L'utilisation et la traduction des unités lexicales, notamment des noms théomorphiques kongo « *sont confrontées à des difficultés des niveaux de réceptions, chacun interprète, utilise un concept selon son niveau de compréhension. Ce qui nous ramène à poser la question suivante : faut-il focaliser sur la conception et la création des concepts ou sur leurs réceptions ou leurs traductions ?* » Achour Sellal (2007 : 40).

Nganga nzambi est donc une unité abstraite en tant qu'elle se traduit littéralement par : "guérisseur dieu, docteur dieu",

nganga	Nzambi
guérisseur ou docteur	Dieu

A contrario, la désignation concrète rapporte l'unité lexicale aux clercs du clergé (« celui qui est entré dans l'état ecclésiastique, se consacrant au service d'une église » Le Petit Larousse illustré (2007 : 256)).

Nganga nzambi "clerc", on parle aussi des docteurs en théologie.

nganga	Nzambi
clerc	

Nous avons tout au début, développé les procédés formels de formation des noms théomorphiques kongo. Nous avons vu les aspects morphologiques qui participent à la formation de ces unités lexicales, le préfixe de classe *ki-* joue une fonction importante dans la formation de ce nom. Il s'agit de la fonction caractérisant la condition ou le comportement humain.

Kinzambi "morphème + dieu" ;

kinzambi	
(cl.7)	Dieu

Par ailleurs, la morphologie lexicale ne suffit à expliquer ce changement sémantique, mieux ce passage de l'abstrait au concret. Dans quel contexte *kinzambi* devient une unité lexicale concrète ? « *Dans notre réflexion, nous allons mettre beaucoup plus l'accent sur les problèmes des glissements sémantiques rencontrés et dus le plus souvent à de mauvaises interprétations et traductions*

incorrectes des concepts relatifs [aux noms théomorphiques kongo] » Achour Sellal (2007 : 42).

Kinzambi tel que posé, ne renvoie à aucun signifiant. Cette présentation est abstraite. Même sa forme littérale marquée par l'adjonction du préfixe de classe *ki-*,

Kinzambi prend tout son sens (concret) dans le répertoire linguistique kongo quand il renvoie à la situation ou circonstance dans laquelle est soumise une personne dont son existence est vouée à Dieu. Il s'agit de l'ensemble des comportements d'une personne en réponse aux stimulations relevant de sa foi ou sa morale religieuse. En tant que tel, le nom théomorphique *kinzambi* se charge d'une nouvelle signification comme élément concret : condition ou comportement d'une personne vouée à Dieu ou à la morale religieuse.

Nous avons ainsi :

Kinzambi “ condition ou comportement d'une personne vouée à Dieu ou à la morale religieuse ” caractère pieux, religieux ???;

kinzambi

(cl.7) condition ou comportement d'une personne
vouée à Dieu ou à la morale religieuse

Notons que, ni des approches abstraites, ni des traductions littérales ne définissent concrètement les unités lexicales. Elles sont « *le résultat d'une partialité motivée qui se focalise beaucoup plus sur la forme d'un concept tout en perdant de vue la relation intrinsèque qui existe entre le concept et l'acte auquel il renvoie* » Achour Sellal (2007 : 44).

Suivant l'usage linguistique quotidien, l'analyse de *Binzambi nzambi* “*morphème + dieu dieu*”, intègre les composantes : morphème *bi-* marquant ici un dépréciatif ou diminutif et la reduplication traduisant, dans une certaine mesure, la saturation.

binzambi

(cl.8) dieu

Nzambi

Dieu

Etendue à la sémantique lexicale, tout en associant les composantes évoquées supra (morphologie lexicale), cette désignation trouve son sens concret partant de son contexte de

production. Deux éléments concrets de sens interviennent dans cette lexicalisation : la négation (importance) et la prolifération. Sont considérés comme *Binzambi nzambi*, les églises de réveil qui prolifèrent comme des champignons et qui, de plus en plus, font mauvaise réputation (certaines sont taxées de véritables fonds de commerce et de charlatanisme). Ces églises sont donc jugées de moindre importance par celles qui sont considérées comme églises mères. Notons ici que « *le changement sémantique est traité comme un déploiement de la polysémie d'une part, et comme une conséquence de modes de communication* » Armelle Boussidan (2014 : 2).

Binzambi nzambi “églises de réveil proliférées et de moindre importance” (élément concret)

binzambi	Nzambi
(cl.8) églises de réveil proliférées et de moindre importance	

Les analyses que nous venons de faire, nous mettent devant une évidence lexicologique : la nécessité de la prise en compte réelle de la place du sens dans la formation et la structuration des unités lexicales. Jean-Baptiste Marcellesi, Christiane Marcellesi (1969 : 107) ont présenté ce problème en disant

Dans ce domaine, la tradition se contentait de trouver une forme ancienne A dont provenait une forme plus récente A'. Quand on avait rencontré et au besoin fabriqué A, le travail essentiel consistait à montrer par quels phénomènes phonétiques A était passé à A'. On négligeait généralement (à moins que le mot ne fût de ce point de vue une curiosité) le problème du sens, on ne faisait que l'histoire du signifiant sans se préoccuper du signifié. A l'inverse, P. Guiraud postule l'existence d'un rapport entre la forme et le contenu du signe et remet ainsi en question au moins partiellement, la conception saussurienne selon laquelle le signe est arbitraire. A la ressemblance des formes tend à correspondre une certaine parenté sémantique

Conclusion

Nous avons, tout au long de cet article, étudié la lexicalisation des noms théomorphiques kongo. Il a été question d'analyser et de comprendre, les mécanismes de lexicalisation de ces noms au plan morphologique (morphologie lexicale). A ce titre, trois procédés morphologiques ont été mis en exergue pour voir comment les noms théomorphiques se forment : les procédés de reduplication (formation de l'unité lexicale à partir de la répétition du radical), de composition (formation de l'unité lexicale à partir de deux ou plusieurs éléments lexicaux) et de dérivation (formation de l'unité lexicale par affixation à un segment initial). Sur ce dernier point, l'étude s'est spécialement focalisée sur la dérivation préfixale. D'autre part, notre analyse s'est appesantie sur la lexicalisation des noms théomorphiques à partir du procédé sémantique (sémantique lexicale) marqué par le glissement de sens des éléments abstraits devenus des éléments concrets. Ce dernier volet nous a paru indispensable pour rendre compte, non seulement de la dynamique du parler kongo dans la formation des noms théomorphiques, mais aussi du mécanisme du glissement sémantique.

En s'intéressant au changement sémantique, on s'intéresse à la vie des mots et des concepts et à leur capacité à se modifier dans le temps. En effet, le langage n'est pas un objet figé, mais "vivant" [...] le langage est par essence dynamique, et c'est cette dynamique à laquelle s'intéresse ce travail, en cherchant à en comprendre les mécanismes fondamentaux au niveau lexical. Il s'agit donc d'extraire ces mécanismes, de les analyser, de les comprendre, pour pouvoir finalement les modéliser. La modélisation des mécanismes de dynamique du langage permettra, à long terme, de se reposer sur des modèles de langage qui respectent sa nature (Armelle Boussidan, 2014 : 3).

Références Bibliographiques

- Abdoul Hamidy Bah, (2006) La variation sémantique et syntaxique du complément dans le français des locuteurs non scolarisés de Conakry, in CNRS, Paris, pp. 343-349.
- Aliyah, Morgenstern et Alexis, Michaud, (2007) La reduplication : universaux iconiques et valeurs en système°, in *Revue Faits des langues*, n° 29, Brill, 2007, 29 pp.
- Boussidan, Armelle, (2014) Dynamique du changement sémantique. Détection, analyse et modélisation du changement sémantique en corpus en diachronie courte, in *Texte, Textes et cultures*, vol. XIX, 1, pp.1-20.
- De Caldas, Sandras, (2015) Processus de création lexicale en français et en portugais contemporains dans le domaine de l'économie et de la Finance, in *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XX, Paris, 45-59 pp.
- Greimas Algirdas Julien, (1966) *Sémantique structurale*, Paris: Librairie Larousse, 264p
- Greimas Algirdas Julien, (1970) *Du sens, essais sémiotiques*, Paris: éd. du Seuil, 320p.
- Jeuge-Maynrt, Isabelle & al., (2007) *Le petit larousse illustré*, Paris : Larousse, 1856 p.
- Kleiber, Georges, (2003) "Sur la sémantique de la dénomination", in *Verbum*, n° 1, 222p.
- Laman, Karl Edvard, (2000) *Rayons de vérité*, suivi de *Là où les ténèbres se dissipent*, E.E.C., 150 p.
- Lumwamu, François, (1986) *Recherche sur la koïne kongo, tentative de définition du munukutuba*, Paris V, 457p.
- Marcellesi, Jean-Baptiste et Marcellesi, Christiane, (1969) Les études du lexique : points de vue et perspectives, in *Langue française* n° 2, Le Lexique, 24p.
- Matoré, Georges, (1973) *La méthode en lexicologie, Domaine français*, Paris : éd. PUF, 126p.
- Oswald, Ducrot et Todorov, Tzvetan, (1994) *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : éd. du Seuil, 470p.
- Phélizon, Jean François, (1976) *Vocabulaire de la linguistique*, Paris : éd. Roudil, 283p.

Rastier, François, (1991) *Sémantique et recherche cognitives*, Paris : éd. PUF, 276p.

Sellal, Achour, (2007) Les glissements sémantiques dans la terminologie archivistique, in RIST, vol. 17, n°1-2, pp.35-46.

Valentin, Vydrine, (2004) La reduplication des adjectifs dans les langues mandé, in *Mandenkan*, St. Petersburg, Russie, pp. 61-67.

Zemmour, David, (2008) *Initiation à la linguistique*, Paris : éd. Eclipses, 216 p.